

**Tome 60**

**fascicule 4**

**Avril 1991**

---

Abonnement 140 F — Le numéro 25 F

ISSN 0366-1326

**BULLETIN MENSUEL**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON**

**Siège social : 33 rue Bossuet, F 69006 LYON**

**Rédaction : R. ALLEMAND**

---

## NECROLOGIE : Henri Pabot (1916-1990)

Avec la disparition d'Henri PABOT la Société linnéenne a perdu, non seulement un de ses membres bien connu des botanistes, mais aussi un naturaliste complet, qui révéla ses qualités exceptionnelles au laboratoire et plus encore sur le terrain. C'est au titre d'ami de longue date (nous nous rencontrâmes pour la première fois dans un amphithéâtre de ce qui était alors la Faculté des Sciences de Lyon, en 1935) que je peux évoquer les étapes essentielles de la carrière d'une personnalité originale et, à bien des égards, hors du commun.

Né le 27 novembre 1916 à Bourg-en-Bresse, Henri PABOT fit ses études secondaires à Lyon au Lycée du Parc puis au Lycée Ampère. Bachelier en 1934, il passa en 1935 le certificat de Chimie Générale et obtint à cette occasion le Prix Grignard ; ce début brillant à l'Université de Lyon annonça une série de succès aux certificats de Botanique, de Géologie, de Zoologie, où il accumule les mentions « Très Bien » en 1936 et 1937. En mai 1938 lui est décerné le Diplôme d'Etudes Supérieures en Botanique, pour un travail consacré à « l'évolution de la végétation sur la Côteière méridionale de la Dombes » ; cette étude était le couronnement de recherches phyto-écologiques, très originales pour l'époque, sous la direction du Professeur BEAUVÉRIE qui lui avait offert un poste de préparateur au Laboratoire de Botanique : le Professeur BEAUVÉRIE avait su reconnaître dans ce jeune étudiant enthousiaste le maître qu'il allait devenir ; n'oublions pas qu'en 1938 l'écologie était loin encore d'être le souci majeur des botanistes de terrain et des naturalistes en général ! En juillet 1939, PABOT est reçu à l'Agrégation de Sciences Naturelles.

Après quelques années d'enseignement, notamment à l'annexe de Saint-Rambert du Lycée du Parc, commence la grande aventure qui va lui permettre de poursuivre ses recherches, amorcées dès le début de ses études, et de donner toute sa mesure, mais sur une toute autre échelle et sur un tout autre terrain. Henri PABOT est en effet proposé en 1950 pour un poste de « Professeur-visitateur » de botanique à l'Université de Damas, où il enseigne durant cinq ans et se familiarise avec la flore syro-libanaise. En 1955, il est engagé comme « Botaniste-écologiste » par la F.A.O. (donc par l'O.N.U.) en vue de remplir les fonctions d'expert et de conseiller auprès des ministères de l'agriculture en Syrie (1955-1956), au Liban (1957), en Afghanistan (1958) et enfin en Iran (de 1959 à 1967). Très fatigué par une tâche difficile et parfois épuisante sur le terrain, dans des zones arides, il rentre en France, pour raisons de santé, après un bref séjour à Rome. Il est alors nommé professeur au Lycée d'Etat de Tournon, où il termine sa carrière en 1977. Sa retraite fut consacrée à la mise en ordre de 40 000 parts d'herbier, toutes bien localisées géographiquement et écologiquement, à la rédaction de communications et à l'approfondissement de questions d'écologie. Sa mort en février 1990 fut la conséquence d'une usure prématurée due elle-même à un travail acharné, surtout durant les 17 années passées au Proche et au Moyen-Orient.

Henri PABOT fut, tout au long de sa vie, un enseignant de qualité, mais son titre essentiel, celui qui légitime plus que tout le reste sa persistance dans nos mémoires et sa présence dans la liste des botanistes lyonnais éminents, c'est l'intuition qu'il a eu très tôt d'une des orientations majeures qu'il fallait donner aux recherches dans le domaine de la biologie végétale : s'il n'a jamais négligé l'importance capitale de la systématique, de la floristique, de la détermination rigoureuse, il s'est surtout préoccupé, dès ses premières investigations sur le terrain, de phytogéographie et d'écologie. Peut-être parce qu'il avait reçu une formation de naturaliste complet, il a su, tout en s'adaptant à des régions mal connues et totalement nouvelles pour lui, rester fidèle à lui-même et à ses convictions profondes. Professeur à Damas, il enseigna d'emblée la biologie végétale en se basant sur les flores locales et sur les conditions très particulières de leurs biotopes. Expert de la F.A.O., il n'oublia jamais que ses recherches devaient se traduire par des applications pratiques dans ces régions menacées par l'extension des zones désertiques ; il proposa des mesures d'urgence, principalement en Iran où son



séjour prolongé lui permit des expériences de longue durée sur le terrain : introduction d'enclos protégés, création de pépinières, plantations, multiplication de semences d'espèces prometteuses... Le botaniste itinérant, qui parcourait des milliers de kilomètres au volant de sa Jeep, devait se muer en un agronome, secondé par des techniciens iraniens dévoués et habiles qui avaient conscience de l'enjeu économique de leurs réalisations ; naturellement, de retour dans son bureau, il lui fallait convaincre, défendre ses idées (ce qu'il faisait avec une énergie peu commune, mais aussi avec une diplomatie peu nuancée, certain qu'il était de ne pas se tromper), rédiger des rapports en français et en anglais, et s'assurer de leur diffusion. Parmi les différentes publications qui donnent une bonne idée de son travail, on peut citer la communication parue en mars 1980 dans notre bulletin de la S.L.L.

En tentant de cerner les contours de cet aventurier de la science (dans le meilleur sens du terme !), j'aurais pu évoquer bien des choses : son goût pour la musique qui était une véritable évasion pour lui, l'étendue de ses lectures car il avait parcouru tout ce qui méritait d'être connu... du moins à son avis, car son opinion en cette matière était, comme en tant d'autres, catégorique, et souffrait malaisément la discussion.

Comme on peut le voir, j'ai peu de goût pour l'hagiographie, mais je n'en suis que plus à l'aise, pour dire combien j'ai estimé et admiré Henri PABOT, ce passionné de la vie, qui sut si bien conjuguer la pensée et l'action.

J. FIASSON.

## BIBLIOGRAPHIE

J.-P. LUMARET. — *Atlas des Coléoptères Laparosticti de France*. (Secrétariat de la faune et de la flore), Paris, 1990. Muséum national d'Histoire naturelle, 419 pages, 367 dessins, cartes et histogrammes. 100 F.

On connaît la considérable contribution de J.-P. LUMARET à l'étude des coprophages, et son admirable petit livre « *Les bousiers* » encore disponible dans toutes les librairies<sup>1</sup>. Avec cet atlas, il vient à bout d'une tâche de dix années. 185 entomologistes, dont tous les spécialistes français, l'ont aidé à recenser 37 000 spécimens de 196 espèces, à l'examen de 114 collections publiques et des leurs propres. C'est dire la fiabilité des répartitions proposées et le recul dont on dispose.

Chaque espèce est pointée sur une carte départementale de France, de manière précise (quadrillage de 400 × 200 milligrades). Et de façon différente si les dernières captures remontent à plus de 40 ans. Quelques répartitions d'espèces sont également relevées sur des cartes européennes. L'histogramme des fréquences de captures selon les mois de l'année, complètent cette riche illustration, espèce par espèce. Toutes les synonymies sont déclinées, les distributions et répartitions bien précisées. Les biotopes sont soigneusement décrits, la biologie largement évoquée comme seul peut sans doute actuellement le faire J.-P. LUMARET.

Que dire de cet imposant ouvrage ? Bien sûr y peut-on dénicher quelques très rares erreurs ou omissions : *Trox perrisi* Fairm. existe bel et bien en Corse (PAULIAN, 1986, *L'Entomologiste*) ; *Aphodius (Calamosternus) hieroglyphus castillanus* Daniel, cité ici une fois en France, n'est, comme l'a montré BARAUD, qu'une aberration « *basalis* » du *melanostictus* (*Bol. Ass. Esp. Ent.*, 1986). Peut-être l'*A. (Calamosternus) mayeri* Pilleri n'est-il pas recensé faute de localisation bien précise (PAULIAN, 1985, *L'Entomologiste*) ; *Anoplotrupes stercorosus* Scriba existe au Mont Ventoux, comme nous l'a dit l'auteur, mais la carte le démontre mal.

C'est à peu près tout ce que nous avons pu relever. Qu'il nous soit permis de signaler, cependant, que *Scarabaeus semipunctatus* n'est pas absolument inféodé aux dunes littorales, puisque nous l'avons récolté dans le sud-est marocain en 1990.

On pourrait aussi discuter taxinomie. J.-P. LUMARET s'est rangé aux plus récents remaniements, tel celui, considérable, de DELLACASA (Turin, 1983), mais en ménageant quelques taxons qu'il pense imposés par l'usage ; ainsi *Aphodius scybalarius auct. nec F.* On le suivra bien volontiers dans cette sage démarche, rien n'étant d'ailleurs jamais définitif en ce domaine.

Répartir les captures sur les mois de l'année donne-t-il une idée exacte des cycles ? R. ALLEMAND se demandait avec humour s'il s'agissait là d'une phénologie des coprophages... ou des chasseurs ! L'auteur rappela tout aussi plaisamment qu'à l'époque de ROTHSCILD, la faune de France se concentrait près des villes d'eaux ! Lissons peut-être ces histo-

1. *Les Bousiers*, édit. Balland, 123 pages, 27 F, dans la même collection que deux autres petits livres aussi divertissants : *Les castors*, et *les Chauve-souris*.